

Meral KUREYSHI

Im Meer waren wir nie

Limmat Verlag, Zürich, 2025

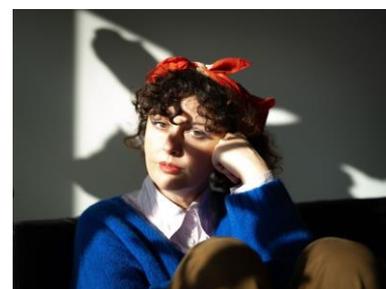


Foto:Matthias Günter



Meral KUREYSHI
Im Meer waren wir nie

Roman, 216 Seiten / pages / pagine
Zürich, Limmat Verlag, 2025
CHF 30.00
ISBN 978-3-03926-085-0
www.limmatverlag.ch

Inhaltsübersicht / Bref résumé / Breve riassunto

Lili – sie stammt ursprünglich aus dem Kosovo – zieht ins Altersheim. Ihre Familie sucht nun jemanden, der sie regelmäßig dort besucht, begleitet und sie im Alltag unterstützt. Die Ich-Erzählerin übernimmt diese Aufgabe. Sie wohnt mit Lilis Enkelin Sophie im selben Haus, gemeinsam ziehen sie dort deren achtjährigen Sohn Eric groß, einen altklugen und zuweilen anstrengenden Jungen. Die beiden sind seit langem enge Freundinnen. Aber die Beziehung bröckelt und sie entfremden sich, umso mehr als die Ich-Erzählerin ein Geheimnis mit sich herumträgt: sie hat eine Stelle bei einem Theater in einer fernen Stadt gefunden und wird wegziehen. Sie zögert, den Sophie und deren Sohn dies zu gestehen. Und da ist ihre zehn Jahre jüngere Schwester, die auf einmal kein Kind mehr ist, auch dies eine neue, veränderte Situation.



Foto: Matthias Günter

Die Autorin verwebt genau beobachtete Szenen aus dem Altersheim-Alltag mit Episoden aus der eigenen Migrationsgeschichte, dazu gehört auch der frühe Tod des Vaters. Als Lili schließlich stirbt, wagen die jungen Frauen einen Neubeginn.

Begründung des Vorschlags / Motivation de la proposition / Motivazione della proposta

Der Roman ist vieles zugleich: Eine Geschichte über das Altwerden, das Abschiednehmen, das Auseinanderdriften der Generationen und über die Gegenbewegungen dazu: Empathie, Solidarität und Hilfsbereitschaft. Es ist eine Geschichte über Migration, Heimat und das Zuhause, über das Auf und Ab in der Freundschaft und über einen Aufbruch nach der Krise. Das Motiv des Wassers zieht sich kunstvoll durch den Roman: vom Meer als Sehnsuchtsort über das Schwimmen im in die Jahre gekommenen Hallenbad. Es ist eine poetologische Reflexion, die klassische Erzählstrukturen hinter sich lässt. Vor allem aber ist es ein berührender und in keinem Moment kitschiger autofiktionaler Text einer Autorin, die mit ihrem dritten Buch (nach «Elefanten im Garten» und «Fünf Jahreszeiten») beweist, dass sie ihre eigene literarische Stimme gefunden hat. Sie verfügt über eine bildstarke, präzise Sprache, sie versteht es, eine melancholische Grundstimmung gänzlich ohne Kitsch entstehen zu lassen. Die drei Bücher lassen sich auch als Trilogie lesen.

Biografie / Biographie / Biografia

Meral Kureyshi, geboren 1983 in Prizren, kam 1992 mit ihrer Familie in die Schweiz und lebt in Bern. Sie studierte Literatur und Germanistik und arbeitet als freie Autorin. Nach dem Abschluss des Studiums am Schweizerischen Literaturinstitut in Biel, gründete sie das Lyrikatelier in Bern. Ihr erster Roman «Elefanten im Garten» war nominiert für den Schweizer Buchpreis, wurde mehrfach ausgezeichnet und in viele Sprachen übersetzt. Ihr zweiter Roman «Fünf Jahreszeiten» wurde im Manuskript ausgezeichnet mit dem Literaturpreis «Das zweite Buch» der Marianne und Curt Dienemann Stiftung. 2020 wurde sie zu den Tagen der Deutschsprachigen Literatur nach Klagenfurt eingeladen (Bachmannpreis).

- Im Meer waren wir nie. Roman. Limmat Verlag, Zürich 2025.
- Fünf Jahreszeiten. Roman. Limmat Verlag, Zürich 2020.
- Kindheit in der Schweiz. Erinnerungen. Limmat Verlag, Zürich 2015.
- Elefanten im Garten. Roman. Limmat Verlag, Zürich 2015.

Quelle Biografie: Limmat Verlag

Meral KUREYSHI

Im Meer waren wir nie

Limmat Verlag, Zürich, 2025

Pressedossier
Dossier de presse
Materiale stampa



Pressestimmen

«Der Berner Autorin Meral Kureyshi gelingt ein Wurf. Es gibt viele poetische Einzeiler, die man sich am liebsten auf den Unterarm tätowieren lassen möchte. Sie ist und bleibt eine der wichtigsten Stimmen der Schweizer Gegenwartsliteratur.» Timo Posselt, Die Zeit Schweiz

«Kureyshi weiss genau, dass sie nichts aufzubauschen braucht – ihr Erzählen hat bereits ein eigenes Gewicht.» Nadine A. Brügger, Neue Zürcher Zeitung

«Eine stille, poetische Erzählung, in der trotzdem viel passiert.» Darja Keller, Annabelle

«Meral Kureyshi glänzt auch in ihrem neuen Roman gerade dann, wenn sie scheinbar Unspektakuläres wie den Alltag beschreibt.» Julian Schütt, CH Media

«Ein toller und poetischer Roman.» Saskia Ranz, Bider & Tanner AG

«Ein Loblied auf generationenübergreifende Frauenfreundschaften. Unaufgeregt, voller Empathie und nie langweilig.» Teresa Preis, Buchkultur

«Dicht und bildhaft.» Yolanda Buerdel, Hauptstadt

Kulturtipp, 12. Februar 2025

Buchkultur 1/25, 14. Februar 2025

[Hauptstadt 15-02-2025](#): «Rechercheurin der Gefühle»

[Das Magazin 15-02-2025](#): «Ich frage mich, wie es wäre, wenn man Erinnerungen kaufen könnte»

[Annabelle 20-02-2025](#): Autorin Meral Kureyshi: «Mich interessieren Dreiecks-Konstellationen»

[Die Zeit Schweiz 25-02-2025](#): «Postleitzahl 3000»

[Neue Zürcher Zeitung 20-02-2025](#): «Mit dem Erwachsenwerden beginnt auch das Abschiednehmen – und das beschäftigt Meral Kureyshi»

[CH Media 20-02-2025](#): «Warum Krieg auch jene kaputtmacht, die fliehen können»

PS, 21. Februar 2025

Meral Kureyshi

Nous n'avons jamais été dans la mer

(Im Meer waren wir nie, © Limmat Verlag 2025)

Roman

Extrait traduit de l'allemand par Benjamin Pécoud

Vous posiez votre doigt sur nos lèvres pour nous forcer à nous taire, votre empreinte est encore bien visible entre le nez et la bouche. Le philtrum est plus marqué chez ceux qui n'arrivaient pas à se taire, parce qu'il fallait presser plus fort. C'est mon cas. Nous devons d'abord oublier, avant d'avoir le droit d'apprendre à parler. Ce qui a été, ce qui vient. Ainsi parlait ma grand-mère, et je la croyais.

Le jour de son nonante-cinquième anniversaire, Lili sera couchée dans un cercueil en bois pâle, vêtue de sa robe à fleurs bleues.

Un carton à chaussures rempli de lettres et de bibelots dans les mains, je suivrai le cercueil quand on transportera Lili de la maison de retraite aux pompes funèbres, et je lui ferai un signe quand elle partira. Depuis la fenêtre de la maison de retraite, Erna aussi fera un signe.

Dans la cage d'escalier, je ferai une prière pour Lili, paumes tournées vers le haut, dans la langue de ma grand-mère. Un reliquat : il ne me reste rien d'autre d'elle, sinon sa tête dure.

Une infirmière interrompra ma prière et me demandera si elle peut m'aider. Je pleurerai aux toilettes.

Le soleil brillera, les moucherons feront luire le ciel. Un joggeur passera par là. Un ciel bleu ennuyeux, comme Lili l'aimait.

L'humidité imprègnera les vêtements, se déposera sur les cheveux et la peau, dormira sur la langue.

De Lili il restera si peu. Un mélange d'os, de cercueil, de vêtements et de perruque, et le résidu des morts incinérés avant elle.

Il y aura peu de monde, quelques personnes de la maison de retraite que j'aurai de la peine à reconnaître, tout comme je ne reconnais pas ma dentiste à la piscine.

Ils seront tous en noir, et moi en bleu, la couleur favorite de Lili.

Mon visage se mettra à rougir, mes yeux à brûler, mon nez à couler, je passerai ma main sur mes joues, puis froterai mes paumes pour qu'elles sèchent.

Et j'attendrai. Les mots de la pasteur et d'autres gens en noir qui ne l'ont pas vraiment connue, et les mots qui ne conviendront pas à Lili, je les enlèverai. Ils l'appelleront Elisabeth, prénom qu'enfant déjà elle n'aimait pas. Sa mère l'appelait comme ça quand elle faisait des bêtises. Elle devait endurer les coups, ne pas faire de bruit.

Accompagnée de mes meilleurs amis, Sophie, la petite-fille de Lili, et Éric, son arrière-petit-fils, je garderai le silence. Attendrai les mots de Klara, la fille de Lili, qui ne pleurera pas. Attendrai, un sachet de sucre dans la poche de mon pantalon, jusqu'à ce qu'ils soient tous partis. Jusqu'à ce que les hôtes d'un autre enterrement arrivent. Sur la pierre, un peu de cendres de Lili subsistera qui se mêlera aux restes du défunt suivant.

Alors je prendrai le sucre et le ferai fondre sur ma langue pour me consoler.

À la réception de la maison de retraite, je récupérerai une caisse avec les quelques affaires de Lili. Il y aura une enveloppe à mon nom, inscrit d'une main tremblante par Lili.

Et quand l'urne aura disparu derrière une pierre à son nom, j'irai aussitôt la récupérer, comme je le lui ai promis.

L'ordinateur est ouvert sur le lit à côté de moi quand j'ai soudain l'impression d'être sur le point de tomber et m'agrippe à la couverture. Je me réveille en pleurs dans mon lit, ce ne sont pas de vrais pleurs, plutôt jouer à pleurer, mimer le bruit, sans larmes. Le visage se déforme étrangement.

Et quand j'essaie de parler du rêve, de me le raconter à voix haute, il disparaît complètement. Je me souviens seulement que les gens changeaient de visage, de langue, mais leurs mains restaient les mêmes.

Y avait-il des bruits ou des couleurs, impossible de m'en souvenir. Parfois j'arrive à voler.

Et souvent ceux qui meurent sont mes proches.

Les feuilles du hêtre dans la cour tournoient sur la musique du passé. Le vent les repousse pour que j'ai la vue sur la maison voisine. Parfois je vois l'intérieur des appartements.

Je reviens en arrière et reprends le film là où j'en ai encore un souvenir. Une conversation entre Jesse et Céline qui se rencontrent dans le train de Budapest à Paris, jusqu'à ce que je cligne des yeux de façon un peu trop prolongée.

Je prends une profonde inspiration, rouvre les yeux. Reprends là où j'ai arrêté de suivre la conversation de Jesse et Céline qui se promènent la nuit dans une ville. La carte postale à côté de moi, le pied de quelqu'un entre mes jambes, sinon rien, et ensuite ?

Enfant je m'imaginai souvent comment ça serait d'être grande, adulte, âgée.

Je pensais que ça changerait davantage. Nous sommes seulement un peu plus grands et moins bruyants, plus seuls parce que la mère n'est plus là qui nous prenait dans ses bras quand il se passait quelque chose, et aussi quand il ne se passait rien.

J'ai toujours peur dans le noir, n'aime pas dormir seule, n'arrive pas à faire des choix, apprends par cœur des poèmes, photographie des animaux morts et, la bouche fermée, je compte mes dents avec ma langue par peur de les perdre.

Le film est terminé, je reviens quinze minutes en arrière.

Jesse et Céline se séparent au lever du soleil.

Trois heures sont passées, le film dure la moitié.

La lessive humide est suspendue dans la chambre, pour que l'air ne soit pas trop sec. Le parquet grince à chaque pas. Ma chaussette accroche un clou et se déchire. J'ai conservé tant de chaussettes dépareillées, avec l'espoir de retrouver l'autre.

Au lit, je n'ai pas besoin de chaussettes, ni de haut qui se tortille à chacun de mes mouvements. Sophie, ma meilleure amie depuis l'école, m'a déjà offert tant de pyjamas. Elle ne supporte pas l'idée que je n'en aie pas.

La porte s'ouvre, comme si je ne faisais qu'attendre que quelque chose bouge. Ma langue gonfle dans la chambre engourdie, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place dans ma bouche.

Sophie dit quelque chose à propos d'Éric qui, dans quelques mois, aura déjà neuf ans. Il dort enfin, murmure Sophie, est-ce qu'il t'a dit qu'il était amoureux ? Je le sais depuis longtemps, Éric me dit tout avant même de le raconter à sa mère. Ça, elle ne le sait pas, mais parfois elle le devine. Alors elle se vexe. Et il m'arrive aussi de le lui dire, pour la blesser. J'ai ensuite honte de mon comportement et je me promets de ne plus recommencer. Jusqu'à la fois suivante.

Je ne ferme jamais ma porte à clé : Sophie et Éric habitent à l'étage au-dessus et ils ont la clé de mon appartement. S'il devait arriver quelque chose, ce qui n'arrive jamais.

Éric et moi nous moquons souvent de Sophie à ce propos, elle peut en rire, même si elle ne rit jamais d'elle-même.

J'entends depuis le lit Sophie qui va chercher un verre d'eau à la cuisine. Elle continue à parler même en l'absence de réponse. La voisine de palier lui crie de parler moins fort, elle essaie de dormir. Sophie se confond en excuses.

Lentement ma langue dégonfle, je peux à nouveau la bouger et, la bouche fermée, je recompte mes dents. Elles sont toutes là.

J'ai un nouveau grain de beauté sur le visage. Sous l'œil, tout petit. Peut-être ne l'avais-je encore jamais remarqué, ou il n'est pas à moi, il s'est égaré, lors d'un baiser il a sauté d'un autre visage sur le mien.

Quand Sophie est de retour dans la chambre, je fais semblant de dormir. Elle se faufile jusqu'à moi, arrange la couverture, pose l'ordinateur sur le sol et éteint la lampe de chevet à côté du cadre avec le lièvre de Dürer. Elle me fait ensuite un baiser sur le front.

Dors bien ma chérie, susurre-t-elle.

Je peux voir son sourire même les yeux fermés. Elle quitte la chambre sans un bruit, sort de l'appartement qu'elle ferme à clé de l'extérieur. Toujours à double tour. Quel cambrioleur aurait l'idée de rentrer chez moi ? Il n'emporterait probablement pas mes livres, mon ordinateur est trop vieux, mon téléphone aussi.

Les pas de Sophie font vibrer ma couverture, je n'arrive plus à dormir.

Personne ne veut être seul, dit Sophie.

Elle n'est pas seule, rétorque Éric, elle a moi, et aussi un peu toi Maman.

Décidément, Éric a hérité de mon sens de l'humour.

Sophie et moi sommes allées à l'école ensemble. Elle était davantage ma sœur que ne l'a jamais été ma sœur, Nuri, qui a dix ans de moins que moi et que nous avons élevée avec Sophie. Mes parents devaient travailler. Les vêtements et les chaussures étaient rapidement trop petits, de même que notre appartement. Le matin, ma mère nettoyait les appartements des autres, à midi, elle cuisinait pour nous, et l'après-midi, elle nettoyait d'autres appartements. Elle préparait le souper et en apportait une assiette pleine à la vieille dame à l'étage en-dessous, avant de s'asseoir à son tour. Mon père travaillait toute la journée pour une entreprise de déménagement et le soir après le souper, quand nous étions au lit, il nettoyait des avions.

Le temps que nous avons ensemble, nous le passions ensemble.

Nous jouions aux vacances, nous nous introduisions au cinéma à l'entracte, avec des popcorns faits maison dans une feuille d'alu. Nous chantions des chansons anciennes et riions sans cesse. Nous avons beaucoup ri, beaucoup pleuré aussi.

Sophie et moi avons passé tant de temps avec Nuri, notre sœur, nous l'emmenions partout, lui montrions tout ce que nous connaissions, lui racontions tout ce que nous savions. Jusqu'au jour où elle n'a plus voulu, où ma petite sœur a eu ses propres amis, que Sophie et moi n'avions pas envie de fréquenter.

Et désormais il y a Éric, à qui nous montrons tout ce que nous connaissons, racontons ce que nous savons, mais il sait toujours tout mieux.

Éric est l'être humain que je préfère, j'étais présente à sa naissance. Sophie et moi avons choisi son prénom ensemble.

Les pas de Sophie résonnent dans la cage d'escalier, elle a sans doute oublié le courrier. Le bruit de ses pas s'amenuise, puis la porte de son appartement claque. Sophie dépose chaque jour mon courrier devant ma porte. Il attend là jusqu'à ce que Sophie le dépose sur la table de ma cuisine, où il attend jusqu'à ce qu'Éric l'ouvre. Éric a peur qu'ils m'emprisonnent parce que je n'ai pas payé mes factures à temps, c'est ce que Sophie lui a raconté.

Je ne fais aucun mouvement dans mon lit. Je reste couchée là, les yeux fermés, j'attends que le sommeil vienne me reprendre. Aujourd'hui je n'ai pas envie de me lever.

Les cloches de l'église me réveillent et le soleil chauffe mon visage, j'ai oublié de tirer les rideaux. Je comptais les raccourcir quand j'ai emménagé, peu avant qu'Éric n'emménage à son tour.

J'ai l'impression de ne pas avoir dormi.

La musique de Sophie s'échappe dans la cour intérieure, toujours la même playlist, je connais chaque chanson par cœur. Parfois je fredonne, parfois je crie par la fenêtre ouverte. Je crie seulement quand je n'en peux plus, quand il n'est plus possible de demander. Sophie ne crie jamais, même pas sur Éric.

Nous sommes dimanche, Sophie a toujours des projets pour le dimanche. Moi, le dimanche, je m'efforce de rester au lit le plus longtemps possible, de manger le plus tard possible, de gaspiller le plus de temps possible. Le dimanche, l'ambiance dans la ville me fait peur. Je reste couchée jusqu'à ce que le téléphone sonne. C'est Lili.

Quand la porte vitrée s'ouvre automatiquement, l'odeur de détergent et de chien mouillé me pique le nez. J'entre et me désinfecte aussitôt les mains. La réception est à ma droite, la cafétéria à ma gauche, tables et chaises blanches. Une femme immobile est assise sur une chaise à côté de l'ascenseur. Alors que j'attends, soudain elle sursaute, sourit et parle du dîner.

Nous, les personnes âgées, nous avons perdu nos dents mais pas le goût, dit-elle. Je m'appelle Erna, et toi ?

Un mélange de deux kilos fait de virus et de bactéries, de peau et de cheveux. Quelques pensées qui coulent, et un cœur qui bat sans relâche. J'ai été mise au monde et depuis, j'attends la mort. C'est mon voyage dans le temps. Entre les deux le temps passe, parfois vite, parfois lentement. J'essaie de laisser quelque chose sur cette terre, de ne pas tomber dans l'oubli. Mais je ne sais pas ce que cela pourrait être. Alors j'écris des films invisibles, comme Éric les appelle.

Les portes du grand ascenseur se referment, la lumière vive m'aveugle, sous mes yeux les ombres s'allongent. J'essaie de les faire disparaître, en vain. Le chiffre quatre s'affiche et se grave sur ma rétine. Je grelotte dans le printemps qui se prolonge et ne devient jamais été. Puis il se mêlera à la chaleur et je serai surprise, encore et toujours, par les saisons. Soudain elles sont là, et j'ai beau le savoir, je n'arrive pas à y croire et oublie aussitôt le changement.

Dans le reflet de la fenêtre, je discerne sans peine qui j'aimerais être mais ne suis guère.

Lili me montre une version d'elle-même, elle la pratique depuis longtemps et se l'est appropriée. Parfois, rarement, quelque chose d'authentique s'échappe d'elle, comme aujourd'hui. Lili a toujours été comme il faudrait et non comme elle voudrait être.

Je n'ai jamais voulu être comme ma mère, mais je la vois devant moi dans le reflet de mon visage. Ses yeux, les miens, sa peau, ses cheveux frisés comme les miens, la forme de sa bouche est différente, son nez plus fin, nos mains sont les mêmes, nos pieds aussi.

Dans le miroir, le visage m'est étranger.

La bibliothèque du 18^e siècle a été rénovée. Rien n'est plus comme avant, elle ne se laisse plus éprouver de la même manière, elle ne sent plus la poussière. Des tables grises en plastique, une lumière froide qui éclabousse le papier blanc. La jeune fille assise devant moi porte des écouteurs. Les fermetures éclair s'ouvrent et se ferment, les stylos grattent, les jeans frottent, de même les pullovers sur les tables. Une personne éternue, une autre tousse.

Les lustres ont disparu, tout comme les tables en bois avec leurs lampes vertes. La lumière chaleureuse a disparu. Les appareils électroniques étaient interdits. C'est ici que j'écrivais les histoires dont je voulais faire des films.

Le parquet est caché sous une moquette et il ne craque plus.

Quand mon épais pullover touche la table, la chair de poule s'empare de tout mon corps. Je tape sur mon ordinateur, passe la journée à essayer de répondre à ce mail. Je pensais y arriver ici. Je dois confirmer mon intérêt pour un poste d'assistante dramaturge dans un théâtre prestigieux, avec perspective de renouvellement. Fournir encore les documents manquants, et chercher un appartement, loin d'ici. Personne n'est au courant.

Meral Kureyshi

Im Meer
waren
wir nie

Roman

Limmat

Meral Kureyshi

Im Meer waren wir nie

Roman

Limmat Verlag
Zürich

Ihr legtet euren Finger auf unsere Münder, um uns zum Schweigen zu zwingen, euer Abdruck ist gut sichtbar zwischen Mund und Nase. Das Philtrum ist nur bei denen ausgeprägt, die nicht gut schweigen konnten, da wurde etwas fester gedrückt. Wie bei mir. Wir müssen zuerst vergessen, damit wir sprechen lernen dürfen. Das, was war, das, was kommt. So sagte meine Großmutter, und ich glaubte ihr.

Lili wird an ihrem fünfundneunzigsten Geburtstag in ihrem Kleid mit den blauen Blumen in einem blassen Holzsarg liegen.

Ich werde mit einem Schuhkarton voller Briefe und Kleinigkeiten hinter dem Sarg hergehen, wenn Lili vom Bestattungsinstitut aus dem Altersheim getragen wird, ich werde ihr winken, wenn sie losfährt. Hinter der Scheibe wird auch Erna aus dem Heim winken.

Im Treppenhaus werde ich für Lili beten, die Handflächen nach oben gedreht, in der Sprache meiner Großmutter. Ein Überbleibsel, sonst hab ich nichts von ihr, außer ihrem sturen Kopf.

Eine Pflegerin wird mich bei meinem Gebet stören, mich fragen, ob sie mir behilflich sein kann. Auf der Toilette werde ich weinen.

Die Sonne wird scheinen, die Mücken den Himmel zum Glänzen bringen. Ein Jogger wird vorbeilaufen. Der Himmel so langweilig blau, wie Lili ihn am liebsten mochte.

Die feuchte Luft wird in die Kleider kriechen, auf die Haare und die Haut sich legen, auf der Zunge schlafen.

So wenig wird von Lili übrig bleiben. Eine Mischung aus Knochen, Sarg, Kleidern, Perücke und ein paar Überreste von früheren toten Menschen, die vor Lili verbrannt wurden.

Es werden nicht viele Menschen kommen, ein paar aus dem Altersheim, die ich fast nicht wiedererkennen werde, wie ich im Hallenbad meine Zahnärztin nicht erkenne.

Alle werden sie Schwarz tragen, ich Blau, Lilis Lieblingsfarbe.

Ich werde einen roten Kopf kriegen, die Augen werden brennen und die Nase laufen, ich werde mir mit der Hand

über die Wangen streichen und die Handflächen aneinander reiben, bis sie trocknen.

Dann werde ich warten. Auf das Wort der Pfarrerin und ein paar weitere von Menschen in Schwarz, die sie nicht wirklich gekannt haben, das werde ich ihren Worten entnehmen, die nicht passen werden zu Lili. Elisabeth werden sie sie nennen, diesen Namen mochte sie schon als Kind nicht. So hat ihre Mutter sie genannt, wenn sie unartig war. Sie musste Schläge ertragen und versuchen, keinen Laut von sich zu geben.

Ich werde nichts sagen zwischen meinen besten Freunden, Lilis Enkelin Sophie und Urenkel Eric. Werde warten auf die Worte von Klara, Lilis Tochter, die nicht weinen wird. Warten, bis sie alle gegangen sind, mit einem Zuckerpäckchen in meiner Hosentasche. Bis eine andere Trauergesellschaft hereindrängen wird. Etwas Asche von Lili wird liegen bleiben auf dem Stein und sich mit den nächsten Überresten verbinden.

Dann werde ich den Zucker einnehmen und warten, bis er sich auf der Zunge aufgelöst hat, um mich zu trösten.

Im Altersheim werde ich die Kiste mit ein paar von Lilis Sachen am Empfang abholen. Auf einem Umschlag wird mein Name draufstehen, von Lilis zittriger Hand geschrieben.

Nachdem die Urne hinter einem Stein mit ihrem Namen verschwunden sein wird, werde ich sie am nächsten Tag abholen, wie ich es ihr versprochen habe.

Der Laptop liegt offen neben mir auf dem Bett, als ich tief zu fallen glaube und mich an der Bettdecke festhalte, damit ich bleibe. Ich erwache weinend aus meinem Traum in meinem Bett, es ist kein richtiges Weinen, es ist wie Weinen spielen, Laute nachahmen, ohne Tränen. Das Gesicht verzieht sich etwas seltsam.

Wenn ich versuche, über den Traum zu sprechen, ihn mir selbst laut zu erzählen, verschwindet er Wort für Wort.

Ich weiß nur noch, dass die Menschen ihre Gesichter wechselten, ihre Sprachen, die Hände blieben dieselben.

Ob es Farben gab oder Gerüche, ich kann mich nicht mehr erinnern. Ich kann manchmal fliegen.

Und oft sterben diejenigen, die mir am nächsten sind.

Die Blätter der Buche im Innenhof drehen sich zur Musik aus der Vergangenheit. Sie werden vom Wind weggedrückt, damit ich eine Aussicht habe auf das nächste Haus. Manchmal kann ich in die Wohnungen sehen.

Ich spule den Film zurück und schaue an der Stelle weiter, an die ich mich noch erinnern kann. Ein Gespräch zwischen Jesse und Céline, die sich im Zug von Budapest nach Paris kennenlernen, bis ich die Augen etwas länger als nur für ein Blinzeln schließe.

Ich atme tief ein, mache die Augen wieder auf. Fahre fort, wo ich aufgehört habe, dem Gespräch von Jesse und Céline zu folgen, die eine Nacht durch eine Stadt spazieren. Neben mir die Postkarte, jemandes Fuß zwischen meinen Beinen, sonst nichts, und dann?

Als kleines Kind habe ich mir oft vorgestellt, wie es sein würde, groß zu sein, erwachsen, alt.

Ich dachte, es würde sich mehr verändern. Dabei wer-

den wir nur etwas größer und sind nicht mehr so laut, einsamer sind wir, weil die Mutter fehlt, die einen in den Arm nahm, wenn etwas war, und auch, wenn nichts war.

Ich fürchte mich noch immer im Dunkeln, schlafe nicht gerne allein, kann mich nicht entscheiden, lerne Gedichte auswendig, fotografiere tote Tiere und zähle meine Zähne mit der Zunge im geschlossenen Mund, aus Angst, einen zu verlieren.

Der Film ist zu Ende, ich spule fünfzehn Minuten zurück.

Mit dem Sonnenaufgang verabschieden sich Jesse und Céline voneinander.

Drei Stunden sind vergangen, der Film dauert die Hälfte.

Die nasse Wäsche hängt im Zimmer, damit die Luft nicht zu trocken wird. Das Parkett gibt Laute von sich, bei jedem Tritt. Meine Socke bleibt an einem Nagel hängen und zerreißt. Ich habe so viele einzelne Socken aufgehoben, in der Hoffnung, die andere noch zu finden.

Im Bett brauche ich keine Socken, kein Oberteil, das bei jeder Bewegung sich verdreht. Sophie, meine beste Freundin aus der Schulzeit, hat mir schon so viele Pyjamas geschenkt. Sie erträgt die Vorstellung nicht, dass ich keine habe.

Die Tür geht auf, als hätte ich nur darauf gewartet, dass sich irgendetwas bewegt. Meine Zunge schwillt an im erstarrten Zimmer, bis sie keinen Platz mehr hat im Mund.

Sophie sagt etwas über Eric, der wird tatsächlich in ein paar Monaten neun Jahre alt. Er sei endlich eingeschlafen, murmelt Sophie, ob er mir erzählt habe, dass er verliebt sei? Ich weiß das schon lange, Eric erzählt mir alles, noch

bevor er es seiner Mutter sagt. Das weiß sie nicht, nur manchmal findet sie es heraus. Dann ist sie beleidigt. Manchmal sag ich es ihr auch einfach, um sie zu verletzen. Dann schäme ich mich für mein Verhalten und nehme mir vor, so etwas nie wieder zu tun. Bis zum nächsten Mal.

Ich schließe meine Tür nie ab: Sophie und Eric wohnen über mir und haben einen Schlüssel zu meiner Wohnung. Falls was wäre, was nie ist.

Eric und ich nehmen sie deswegen oft hoch, darüber kann sie gut lachen, auch wenn sie nie über sich lacht.

Aus dem Bett höre ich, wie Sophie sich ein Glas Wasser holt in der Küche. Sie erzählt weiter, auch wenn ich nicht antworte. Die Nachbarin aus dem ersten Stock gegenüber schreit sie an, sie solle leiser sprechen, sie versuche zu schlafen. Sophie entschuldigt sich mehrmals.

Meine Zunge schwillt langsam ab, ich kann sie wieder bewegen und zähle erneut die Zähne im geschlossenen Mund. Sie sind alle da.

Ich habe ein neues Muttermal im Gesicht. Unter dem Auge, ganz klein. Vielleicht habe ich es zuvor auch noch nie gesehen, oder es gehört nicht zu mir, hat sich verirrt, ist beim Küssen von einem anderen Gesicht auf meines gesprungen.

Als Sophie wieder im Schlafzimmer steht, stelle ich mich schlafend. Sie schleicht sich zu mir, richtet die Decke, stellt den Laptop auf den Boden und macht die Nachttischlampe aus neben Dürers Hasen im Bilderrahmen. Dann küsst sie mich auf die Stirn.

Schlaf gut, Süße, sagt sie leise.

Ich sehe ihr Lächeln auch mit geschlossenen Augen. Leise verlässt sie das Zimmer wieder, geht aus der Wohnung und schließt von außen ab. Sie dreht den Schlüssel immer zweimal um. Welcher Einbrecher würde bei mir rein wollen? Meine Bücher würde er wohl nicht mitnehmen, mein Laptop ist zu alt, mein Telefon auch.

Sophies Schritte lassen meine Decke vibrieren, schlafen kann ich nicht mehr.

Niemand will allein sein, sagt Sophie.

Sie ist nicht allein, erwidert Eric dann, sie hat vor allem mich und manchmal auch dich, Mama.

Eric hat seinen Humor definitiv von mir geerbt.

Sophie und ich sind zusammen zur Schule gegangen. Sie war mehr meine Schwester, als es meine Schwester jemals sein kann, Nuri, meine Schwester, die zehn Jahre jünger ist als ich, die Sophie und ich zusammen aufgezogen haben. Meine Eltern mussten arbeiten. Schnell waren die Schuhe und Kleider zu klein, wie unsere Wohnung. Meine Mutter putzte fremde Wohnungen am Vormittag, sie kochte am Mittag für uns, dann putzte sie am Nachmittag andere Wohnungen. Sie kochte das Abendessen und brachte der alten Frau unter uns einen vollen Teller, bevor sie sich selbst an den Tisch setzte. Mein Vater arbeitete den ganzen Tag für eine Umzugsfirma, und nach dem Abendessen, wenn wir im Bett waren, reinigte er Flugzeuge.

Die Zeit, die wir zusammen hatten, hatten wir zusammen.

Wir spielten Urlaub, stahlen uns nach der Pause ins Kino mit selbst gemachtem Popcorn in der Alufolie. Wir sangen alte Lieder. Gelacht haben wir viel, gelacht haben wir immer und geweint auch.

So viel Zeit haben Sophie und ich mit Nuri verbracht, unserer Schwester, sie überallhin mitgenommen, ihr alles gezeigt, was wir kannten, alles erzählt, was wir wussten. Bis sie nicht mehr wollte, meine kleine Schwester, eigene Freunde hatte, mit denen Sophie und ich nicht Zeit verbringen wollten.

Jetzt ist Eric da, dem wir alles zeigen, was wir kennen, und erzählen, was wir wissen, er weiß es immer besser.

Eric ist mein Lieblingsmensch, ich war bei seiner Geburt dabei. Für seinen Namen entschieden Sophie und ich uns zusammen.

Sophies Schritte hallen im Treppenhaus, sie hat wohl die Post vergessen. Die Schritte werden immer leiser, bis ihre Wohnungstür ins Schloss fällt. Meine Post legt sie mir jeden Tag vor die Tür. Dort bleibt sie liegen, bis Sophie sie mir auf den Küchentisch legt. Dort bleibt sie wieder liegen, bis Eric sie öffnet. Eric sorgt sich, dass sie mich einsperren, weil ich meine Rechnungen nicht pünktlich bezahle, das hat Sophie ihm einmal erzählt.

Ich bewege mich noch nicht im Bett. Mit geschlossenen Augen liege ich da, ich warte, dass der Schlaf wieder kommt und mich holt. Heute will ich nicht aufstehen.

Kirchenglocken wecken mich, und die Sonne wärmt mein Gesicht, ich habe vergessen, die Vorhänge zu ziehen. Ich wollte sie kürzen, als ich eingezogen bin, kurz bevor Eric auch eingezogen ist.

Es fühlt sich an, als hätte ich nicht geschlafen.

Sophies Musik dringt durch den Innenhof, immer dieselbe Playlist, ich kenne jedes Lied auswendig. Manchmal singe ich leise mit, manchmal schreie ich durch das offene Fenster. Ich schreie erst, wenn ich es nicht mehr aushalte, dann ist kein Platz mehr fürs Bitten. Sophie schreit nie, nicht einmal wegen Eric.

Es ist Sonntag, Sophie hat immer Pläne am Sonntag. Ich versuche, sonntags so lange wie möglich im Bett zu bleiben, so spät wie möglich zu essen, so viel Zeit wie möglich zu verschwenden. Die Sonntagsstimmung in der Stadt macht mir Angst. Ich bleibe liegen, bis das Telefon klingelt. Es ist Lili.

Der Geruch von Putzmittel und nassem Hund sticht in meine Nase, als sich die automatische Glastür öffnet, ich eintrete und gleich die Hände desinfiziere. Der Empfang ist rechts, die Cafeteria links, weiße Stühle, Tische. Eine Frau sitzt reglos auf einem Stuhl neben dem Aufzug. Als ich neben ihr stehe, schreckt sie auf, lächelt und erzählt vom Mittagessen.

Wir alten Menschen haben unseren Geschmackssinn nicht verloren wie unsere Zähne, sagt sie. Ich bin Erna, und wer bist du?

Eine Mischung aus zwei Kilo Bakterien und Viren, Haut und Haaren. Ein paar Gedanken im Fluss und ein Herz, das ununterbrochen schlägt. Ich wurde geboren und warte seither auf das Sterben. Das ist meine Zeitreise. Dazwischen vergeht die Zeit, manchmal schnell und manchmal langsam. Ich versuche etwas auf dieser Erde zu hinterlassen, nicht in Vergessenheit zu geraten. Ich weiß nur nicht, was das sein soll. Also schreibe ich unsichtbare Filme, wie Eric sie nennt.

Die Türen des großen Aufzugs schließen sich wieder, das grelle Licht blendet mich, die Schatten unter meinen Augen werden länger. Vergeblich versuche ich, sie wegzuwischen. Der Vier wird angezeigt und brennt sich in meine Netzhaut. Ich friere im langgezogenen Frühling, der nie zum Sommer wird. Bis er sich vermischen wird mit der Hitze, sodass ich erstaunt sein werde, immer wieder, über die Jahreszeiten. Plötzlich sind sie da, auch wenn ich das weiß, ich glaube es nie und vergesse die Verwandlung gleich wieder.

In der Spiegelung des Fensters kann ich gut sehen, wer ich gerne wäre, doch nur selten bin.

Lili zeigt mir eine Version von sich, sie übt schon länger und hat sich diese zu eigen gemacht. Nur manchmal, fast nie, entweicht etwas Wahrhaftiges aus ihr, wie heute. Lili war schon immer, wie man sein sollte, nicht so, wie sie sein wollte.

Nie wollte ich sein wie meine Mutter, in der Spiegelung meines Gesichts sehe ich sie vor mir. Ihre Augen die meinen, ihre Haut, die Haare kraus wie meine, ihr Mund ist anders geformt, ihre Nase feiner, unsere Hände sind die gleichen, unsere Füße.

Das Gesicht im Spiegel erscheint mir fremd.

Die Bibliothek aus dem 18. Jahrhundert wurde renoviert. Es ist nichts mehr gleich, sie fühlt sich auch anders an und riecht nicht mehr nach Staub. Graue Kunststoffische, kaltes Licht, das blendet auf dem Weiß des Papiers. Das Mädchen, das vor mir sitzt, trägt Kopfhörer. Der Reißverschluss geht auf und zu, Stifte kratzen, Jeans reiben aneinander, Pullover am Tisch. Jemand niest, jemand hustet.

Die Kronleuchter sind weg, die Holztische mit den grünen Lampen auch. Das warme Licht ist weg. Elektronische Geräte waren nicht erlaubt. Hier schrieb ich die Geschichten auf, aus denen ich Filme machen wollte.

Das Parkett liegt versteckt unter dem Spannteppich und gibt keine Laute mehr von sich.

Wenn mein dicker Pullover den Tisch berührt, bildet sich Gänsehaut an meinem ganzen Körper, ich tippe in meinen Laptop, versuche den ganzen Tag diese Mail zu beantworten. Ich dachte, hier würde es gehen. Ich muss die Assistentenstelle in der Dramaturgie eines renommierten Theaters mit Aussicht auf Verlängerung bestätigen. Noch fehlende Unterlagen nachreichen und mir eine Wohnung suchen, weit weg von hier. Niemand weiß davon.

Lili wollte ein paar Bücher, ich habe sie in der Bibliothek ausgeliehen, bevor ich ging. Ich werde sie ihr vorlesen. Sie stecken in meiner Tasche, sie ist nicht schwer, nach einer Weile schmerzt meine Schulter.

Die Türen des Aufzugs im Altersheim gehen auf. Das hier ist meine neue Arbeit. Nachdem ich im Café aufgehört habe, wo ich jetzt nur noch ab und zu was trinken gehe.

Ihr großes Haus aufzugeben, in dem sie über sechzig Jahre gewohnt hat, ist Lili nicht leichtgefallen.

Die Tür steht offen, ich trete ein, während ich Lili rufe. Ein paar Kartons liegen noch geöffnet auf dem Boden. Sie solle sich nicht wie ein Kind benehmen, sagte Klara zu ihrer Mutter beim Umzug ins Altersheim.

Ich klopfe noch einmal. Warte, sagt eine leise Stimme etwas zittrig, warte kurz noch.

Sie sucht etwas. Schmuck trägt sie immer denselben. Ein Herz aus Bronze an einem schwarzen Band um den Hals. Einen Ring an ihrem Finger, zwei Goldfäden, die ineinander verwickelt sind. Und dieser Armreifen, er wird immer größer.

Ich helfe, Lilis Perücke zu suchen, sie ist in den Spalt zwischen dem Bett und der Wand gerutscht. Als kleines blasses Tier hat sie sich verkrochen. Ich wage zunächst nicht, es anzufassen, aus Angst, es könnte nach meiner Hand schnappen.

Frage ich Lili, wie es ihr geht, so sagt sie, nicht schlecht. Gut sagt sie nie.

Du siehst blass aus. Und was hast du mit deinen Haaren gemacht?

Lili will keine Antwort.

Wann haben wir uns das letzte Mal gesehen?

Als könnte ich beide Fragen auf einmal beantworten.

Mir geht es ganz gut, auch gut geschlafen habe ich und draußen, da regnet es. Ich streiche ein paarmal über Gesicht und Haare, dann setze ich mich hin. Lili hört mir nicht zu.

Magst du Sonntage?, frage ich.

Früher schon, da haben wir uns schön angezogen. Kuchen gab es und Besuch, auf den habe ich mich gefreut.

Am liebsten erzählt Lili von früher. Wie alles besser war.

Heute merke ich gar nicht mehr, welcher Tag es ist, ich vergesse alles ganz langsam.

Ich stelle Lili den Kuchen auf den Tisch und setze mich neben sie aufs Bett.

Wie früher, sagt sie und lächelt, während sie ihre Hand auf meine legt. Schön, bist du da.

Mit siebenunddreißig hat Lilis Haarausfall angefangen. Die Glatze steht ihr, doch ist sie eitel. Lili ist Löwe, im August geboren, die Hitze mag sie trotzdem nicht, noch weniger, seit sie nicht mehr schwimmen geht, weil ihre Blase schwach wurde.

Ein Bett steht zur Verfügung im Altersheim, einen Tisch hat sie, einen Stuhl, ein Sofa, Bilder der Familie, einen Spiegel und auf dem Boden den roten Teppich. Bücher von Emil, ihrem Ehemann, der krank im Nebenzimmer liegt. Seinetwegen ist Lili schließlich doch hier eingezogen. Die Bücher sind ordentlich aufgereiht nach dem Alphabet – bis zum dritten Buchstaben.

Eine Kommode mit alten Fotoalben und Blumenvasen gibt es. Sie konnte sich nicht entscheiden, welche sie mitnehmen sollte. Ich stelle die gelben Tulpen ein, Lili bedankt sich.

Die Tulpen kommen von weit her, es gab keine aus der Nähe. Man sieht sie ihnen nicht an, die weite Reise, wie Blumen sehen sie aus, riechen aber nach Luft.

Das Wasser soll ich lauwarm machen, so würden sie länger halten.

Klara hatte ihr das Zimmer eingerichtet, mit dem Nötigsten, wie sie meinte, Klaras Kopf fiel dabei leicht nach hinten, und ihre Augen verdrehten sich.

Klara verbringt viel Zeit damit, in Museen zu gehen und sich um alles zu kümmern. Sie hat sich einen Hund gekauft, aus Angst, sie könnte sich sonst um gar niemanden mehr kümmern, wenn auch Lili einmal nicht mehr da ist. Der kleine Mops gibt ihr Struktur, wie sie sagt, aber die Nachbarstochter geht mehr mit ihm Gassi als sie selbst. Sie nennt ihn einfach nur Mops. Ich und Eric nennen ihn Moby, weil er uns mehr an einen sehr kleinen Pottwal als einen Hund erinnert. Nicht, dass er uns mehr bedeuten würde, er tut uns nur leid, auch deswegen.

Lilis Freunde sind fast alle gestorben. Ihr geht es ganz wunderbar, nur dass sie nicht mehr so mobil ist wie früher.

Kannst du mir diesen Brief öffnen, meine Hände machen nicht mehr, was ich will, auch meine Beine nicht, nichts funktioniert mehr.

Klagen ist Lilis Lieblingsbeschäftigung, weshalb sie auch nicht viel Besuch bekommt.

Du kannst lesen, klar denken, kannst gehen und sprechen, du hast noch alle Zähne im Mund, sage ich und zähle ungewollt meine.

Aber das ist nicht dasselbe, sagt Lili, nicht mehr dasselbe.

Was hast du denn erwartet? Dass alles gleich bleibt?

Ihr jungen Menschen versteht nicht, ihr seid mit eurer Jugend beschäftigt und denkt, ihr wäret unsterblich.